David MORAND

Présente

ARTS

POESIE

A M O U R

R E V O L T E S

T R A V A I L

S O C I E T E S

TABLE DES MATIERES

01 Tu l’as voulu, t’es parti
02 J’ai quinze ans et je ne veux pas mourir
03 L’oiseau
04 Indélébile
05 Oh rêve américain
06 Amour impossible
07 Myriam
08 Le déshérité
09 Ton agonie
10 Prémanon
11 Aujourd’hui, autre mœurs
12 Brise et zéphyr
13 Le mal aimé
14 La panthère noire
15 Première flamme
16 Belle Rose
17 L’arbre
18 Six belles années
19 Celui qui entre par hasard
20 Mon hirondelle
21 Mort de faim
22 Orchidée
23 Amour, amitié, amertume
24 Voyageur, va dans ces forêts vierges
25 Sentimental
26 Un enfant se meurt
27 Journée d’un ouvrier
28 Agencement
29 Clin d’oeil
30 Structures
31 L’autre
32 Pour que toutes leurs différences s’estompent

Tu l’as voulu, t’es parti

Tu l'as voulu, t'es parti
Comme un voleur, comme un bandit
Qui se dit cette fois c'est bien fini

Le jour est enfin arrivé pour toi
La joie te sensibilise, la joie
D’avoir eu le courage, d'avoir fait ton choix

Ce soir, tu marches sans personne
Dans la rue, tes pas résonnent
Le sort d'écolier s'en va, t'abandonne

Maintenant, loin de tes copains, tes sentiments
Se délivrent, se remplissent d'émotion par cet instant
Instant fataliste, instant de bonheur, instant que l'on attend tant

T'avais envie de partir comme on s'enfuit
Maintenant tu veux disparaître dans la nuit
Laissant derrière toi ces anciens ennuis

Ce moment, c'est ton moment, tant attendu, tant inespéré,
Avec la crainte, l'insouciance, l'impatience, et cette joie : être grisé
Les heures passent, quelques minutes, la dernière, et seconde a basculé, a basculé

T'avais envie de partir comme on s'enfuit
Maintenant tu veux disparaître dans la nuit
Laissant derrière toi ces anciens ennuis

Et tu es là incapable de crier, dans la ville endormie, toi, silencieux
Tu contemples ce drôle de quartier, tellement miséricordieux
Mais resplendissant pour tout enfant de cette rue. C'est Villedieu

Je me rappelle encore comme si c'était hier
Tu avais écris sur ta dernière page, ta toute dernière
Enfin, quoi ? merde alors ! ... Les cloches sonnèrent

Tu as voulu sans attendre, prendre ton envol
Comme l'oiseau qui exécute son premier vol
Ainsi, tu as quitté sans regret l'univers de l'école.

Tu l'as voulu, t'est parti
Comme un voleur, comme un bandit
Qui recommence une nouvelle vie.....

A Bernard Adrover qui a quitter l’école en 4ème en 1986

J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir

J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir
Je suis une enfant et j'ai encore à découvrir
Quand j'ai poussé mon premier cri, c'était pour vivre
Alors, maintenant pourquoi devrais-je partir
On marche sans cesse sur des corps qui vont moisir
Je suis prise d'horreur quand il faut sortir
Je trouve que c'en est assez de souffrir
Cette guerre, il faut la maudire
Comprenez moi, nous n'avons plus un sourire
Même nos lèvres sont incapables de bouger pour dire
Un mot de joie, une phrase faisant rire
On se demande ce qu'il va advenir

Mon passé n'est plus qu'un simple souvenir
Mais nous, aurons nous un avenir ?
Je ne veux pas disparaître, j'ai envie de vivre
Mon histoire ne peut pas finir maintenant
Les russes arrivent en sauveur, ils sont nos délivreurs
L'anéantissement de tous ces soldats allemands
Nous ont redonné courage, confiance et vie
Ce sera bientôt fini d'être aux dépend de la peur
Budapest en ruine, Budapest sera reconstruit et ivre
Ivre de maison, de bonheur, de joie
Nous pourrons enfin nous coucher sous nos toits
Nous allons être libre, libre...

Nous ne chercherons plus à nous enfuir
Ce sera fini d'obéir, la dictature, de fuir
Les allemands ne pourront plus nous nuire
Plus personne ne devra gémir ou frémir
Tout le monde pourra retrouver la paix
Nous apprendrons à nos enfants à haïr la guerre
Un regret pour tous ceux qui ont succomber
La bise de nos coeurs reviendra rafraîchir
Notre rue puante et il fera ravir
Tous les hongrois qui le respirent
Dès lors le soleil apparaîtra pour éblouir
Ce monde traumatisé, au sol jaillissant de sang

Suite à une rédaction en classe en 5ème en 1985 avec Madame Lacroix après la lecture du livre : J’ai quinze ans et je ne veux pas mourir.

L'oiseau

L'oiseau est gai
Il chante toute la journée
Il aime siffler
Avec ses camarades
Ils se poursuivent à travers les maisons
Et quand ils ont soifs
Ils vont boire dans une flaque d'eau
Au bord du bois rempli de noisetiers
En grand nombre ils se reposent
En sifflotant à moitiés endormis
Mais toutes les fois un ami les met en garde
Car gare à l'épervier et au chat
Qui les guettent toute la journée
Les plus vieux se fait dévorer
Et le plus jeune en garde s'enfuit
Et quand la nuit arrive
Ils se cachent dans les derniers greniers
Dans les maisons abandonnés
Où dans de grosses poutres
Ils se mettent en boules
Ayant bien chaud dans les plumes
Et attendent le matin avec impatience

ADROVER BERNARD (1985)

Indélébile

Indélébile
Pourtant tout s'efface
La vie, les impasses
Et il s'en lasse

Indélébile
Qu'est son cri bâtard
Son histoire s'égare
Et le temps s'en empare

Indélébile
Néanmoins en son silence
Se retrouve sa souffrance
Et ainsi finit son enfance

Indélébile
Qu'est son livide regard
S'achève ici une histoire
Et son rêve fut dérisoire

Il aurait pu donner tant d'amour
Tant de béatitude, et de quiétude
Que l'on ne sait pas si c'est la solitude

Et s'achève ici un rêve sans aucun détour
A cause d'un avenir, avenir paraissant aléatoire
Il s'est donné le sommeil, la fin d'une histoire

1987

A toi Fabrice, mon frère.
Né le 27 juillet 1971
Décédé le 19 juillet 1997

Oh ! Rêve américain

8 : Au-delà de nos frontières
8 : Un monde empli de lumière
8 : Bel état fédéral s'élève
8 : Au soleil couchant de l'Europe
8 : Comme s'il n'existait qu'en rêve
8 : Son univers nous enveloppe

8 : Pays de pierre et de poussière
8 : Vit l'homme blanc, et noir derrière
8 : Belles musiques et chansons
8 : Nous donnent un peu plus d'amour
8 : Même si nous ne comprenons
8 : Pas grand chose à leurs beaux discours

6 : Oh ! Rêve américain
6 : Monde serein et sain
6 : Beau pays de soleil
6 : Où tout semble merveille

6 : Oh ! Rêve américain
6 : Tu es là comme un mythe
6 : Où tous tes lendemains
6 : Nous enchantent si vite

8 : L'histoire de leur Amérique
8 : Est une épopée nostalgique
8 : Les pionniers du Far West
8 : Marquèrent là un grand prestige
8 : De la conquête de l'ouest
8 : N'en reste que quelques vestiges

8 : Continent de rêve, romantique
8 : Où fédérations sont typiques
8 : Et nous entraînent dans les songes
8 : Mais l'on y voit misère et poudre
8 : Et aussi quelques vils mensonges
8 : Mais le dollar peut tout résoudre

6 : Oh ! Rêve américain
6 : De Wall Street à Las Vegas
6 : C'est déjà pour demain
6 : Un milliard qui se brasse

1986 (nbre de pied en chiffre)

Amour impossible

Et rêver de toi
T'effleurer un peu
Mon coeur est heureux
Forte envie de toi

Intim' conviction
D'un amour intense
Moment de silence
Moment vit d'action

Et te conquérir
Etre que pour moi
Présence me noie
Aimer à périr

1987 (Poème de 5 pieds)

Myriam

Comparée à Myriam, une myriade d'étoiles
Etincelante, rayonnante, n'est qu'infime
Plus pure, plus rare qu'un diamant ou une myria-âme
Telle est Myriam, source de mystère dissimulée d'un voile

Voile impénétrable ne flétrissant point sa figure luxuriante
Au contraire, disparaît en elle, la petite fille luxuriante
Et laisse place à une jeune et jolie demoiselle
Demoiselle brune, enchanteresse aux états d'âme si spirituels

Cette exquise créature, création d'une flamme conjugale
Fut le fruit d'une harmonie sans pareil, d'une grande sérénité
Et donne aujourd'hui une silhouette raffinée
Pleinement quiète dot, d'un caractère égal

Lorsqu'elle me souriait, mille étoiles rendaient ses yeux pétillants
Cela me donnait l'impression qu'elle fut encore plus mirifique
Le poète l'aurait confondue à la mer d'un bleu scintillant
A une demoiselle sensuelle, réservé, autoritaire, belle et lyrique

Déjà grande pour son âge, pareil à une déesse
Elle tient des propos de personne adulte
Où son coeur la guide, lui extirpe le culte
Des rêves de petite enfant, dorénavant veut accomplir mille prouesses

Ecrit en 1987

Le déshérité

Un enfant de plus à cette assistance
Il n'a rien commis, n'a rien demandé
Et désormais seul reste son silence
Comme un vieux fleuve, tant abandonné
L'angoisse s'enflamme, et l'amour s'enfuit
Le vent nord déferle, le pleur mort s'ensuit
Dérive au calme de la fraîche nuit
Rêve alors sombre revient en lui

Ce jeune garçon sans et sans âme
Traîne dans la rue demeurant très seul
Tout le monde chante, honore le seuil
De l'année nouvelle ; lui, remplie de larme
Sans frères ou soeurs, enfant sans parents
Un pensionnat dont la morne entrée
Qui accueille un pauvre : le déshérité
Le déshérité de nom et de sang

Ce déshérité, las du rêve noir
Est si désarmé, qu'il désire voir
Ses chers parents disparus à jamais
Il fallut qu'un jour d'augure mauvais
Un soir de brouillard, une nuit voilée
Un ciel sans étoile, un ciel attristé
Une route noire, très accidenté
Et l'inévitable, Zeus a foudroyé

Cet adolescent vit tous ses espoirs
Etre annihilé comme un ouragan
Pluie tombe des cieux, courant le fait choir
L'empêche de rejoindre ses parents
Pour première fois de son enfance
Il ressent dégoût, haines et vengeances
Où l'amour accru, décroît d'importance
Dans cet univers dépourvu de chance

1987 (poème de 10 pieds)

Ton agonie

Ton agonie, tu l'examines chaque nuit
T'est-elle cruelle cette vérité
A te demandé : Rêve ou réalité ?
L'horizon s'estompe, sombre et s'enfuit

La lumière disparaît de ta vue
Tout devient noir, idées noires et cauchemars
Font que tu n'en peut plus, c'est le temps qui te tue
Ta peine emplit ta misère aggravant ce visage blafard

Memento, homo, qui pulvis es et in pulverem reverteris
Tel est ton destin, existé au ténèbre funèbre
C'est ton seul espoir dérisoire de ta guerre éphémère
Inégale et suicidaire contre Chronos et ses malices

Tu fulmines ce dieu de ta voix criarde :
Dieux des maux, je te maudis, je te Maudis !
Et sitôt après, Délire ta cervelle furibarde
Blafarde ta figure ridée, qui se boursoufle, se froisse et flétrit

Toi, n'admettant point que tu puissent mourir
Toi et tes yeux furibonds devenus aveugle par le feu
D'Héphaïstos. Il t'incinère et fait disparaître tous tes souvenirs
Vois de ton sommeil profond, fondre, sombrer tes cendres peu à peu

Zeus juge ton âme, il l'a trouve horrifiante, sinistre
Alors une voix t'appelle, celle de hades
Dieux des enfers, univers sans ivresse
Où ton ombre sombre s'enfonce dans ce gouffre sinistre

1987

Prémanon

Dans ma vallée sans printemps
J'habite un village beau comme le temps
Beau comme la verdure
Resplendissant dans un bleu d'azur
Dans ma vallée sans printemps
J'habite un village beau comme le temps

Dans ma vallée sans printemps
Jaillissait de frais torrents
Courant sous le chant des oiseaux
Coulait des torrents là haut...
Lorsque les fleurs naissent après l'hiver
La douce et fraîche rosée
Enveloppe toute ma vallée

Dans ma vallée sans printemps
J'habite un village beau comme le temps

Mignon Franck (1985)

Aujourd'hui, autre moeurs

Magnifique et moderne, ville de nouveaux jours
Mots s'entre-déchirent à une époque étrange
Mais qui se complaisent dans d'absurdes amours
Mensonge et divorces, purifiés par le gange

Vie banale des êtres, mais emplis de scandales
Vérités enfermé dans les sombres dédales
Voudraient apparaître des lors à la lumière
Voile se rompt quand même, mais eux sont en poussière

Aujourd'hui, autre moeurs, ère à l'informatique
A la robotique et à la modernité
Aux nouveaux préceptes qui vont vibrer le monde

Tant que la joie vivra, vivra la société
Toujours accompagnée des vilénies citées
Tel est la destinée des fugaces secondes

Avec la participation de VIRET JEROME (Elève de Vaux-sur-poligny) En 1988

Poème en alexandrin

Sujet traitant de l’occident (Amérique et Europe de l’ouest)

BRISE ET ZEPHIR

Première lueur de jour apparaît
Et déjà un horizon se dessine
La brise de vallée part en forêt
Et gravit sans bruits monts et collines

Ce souffle qui flotte fleurit la flore
fait frémir à peine feuilles et fleurs
Effleure la rosée qui s'évapore
Exhale quelques auras de bonheur

L'effuve charme tellement la cime
Que même le zéphyr est enivré
Et dès lors, il se réveille et anime
La brise couchée dans le petit près

Et elle frôle la douce chaleur
Alors, lui, l'enlace, comme un cordon
Entoure cette si belle splendeur
Et les vents deviennent un tourbillon

Au versant nord, nuages assombrissent la mer qui cogne contre la paroi. Se déchaîne tempête où tour à tour règnent ouragan et tourbillon tellement arrogants et implacable. Sans cesse, cet immense souffle, si fort, si puissant, terrifiant, fait des sillons dans cette eau si troublée où se trouve, là, Brise et Zéphyr comme Adam et Eve.

L'accalmie dans la mer survient enfin
Se quittent zéphyr et brise sans rage
Et bien qu'eux soient navrés de cette fin
Se disent : « Au prochain de ces orages »

Et soleil apparaît dans cet azur
La brise s'efface face à chaleur
Le zéphyr murmure dans cet air pur
La douceur, ravit toute la pâleur.

Du 02 MARS 1988 au 10 SEPTEMBRE 1988

Retouché le 09/08/03

A toi, Marilyne Laitier, la femme que j'ai aimée passionnément (Juin 98)

(Poème de 10 pieds)

Sujet traitant sur deux vents au premier degré
de l’amour physique entre un homme et une femme au second degré

Le mal aimé

Mal aimé
De nos coeurs, de nos nuits
Fantasmé
Mais les filles le fuient
Abandonnée
Et la véprée s'enfuie
Solitude l'ennuie
Son coeur est sous la pluie

Aujourd'hui solitaire
Rencontre le sauvage
Dans quelque forêt vierge
Là-bas, est sa tanière

Contre l'hostilité
L'ironisme et le mal
"D'homme civilisé"
S'en va le marginal

Représente le calme
Et ce fort parfum d'ambre
L'enivre comme un charme

Cette forêt si verte
Est tant harmonieuse
Tellement mélodieuse
Que sa vie est béate

Mal aimé

Et s'estompe les jours

Désarmé

Etre seul sans amour

Ecrit en 1988 (Poème de 6 pieds)

La panthère noire

Dans ces sentiers perdus
Un félin mystérieux
Dont on voit à l'oeil nu
A peine ses beaux yeux

Beaux yeux verts, yeux d'espoir
Qui épient toutes ombres
Panthère au velours noire
Se cache dans le sombre

Rode sous les fougères
Et s'y glisse, en silence
S'ondule sur la terre
Sinueuse, et avance

Pelage beau et doux
Envoûte forêt vierge
Et comme les grands loups
Evite tous les pièges

Captivante, surprenante
On ne peut la saisir
Et parfois prévenante
Un souhait, un désir

L'embellit la forêt
Spécimen si farouche
Qui se lève, en secret
Au soleil, là se couche

S'enfonce et disparaît
Sous l'intense et l'immense
Lumière. Et s'imprégnait
Sur le sol, l'odeur dense

Odeur de la panthère
Panthère au velours noire
Noire nuit, noire terre
Terre vit cet histoire

Ecrit en 1989 (Poème de 6 pied)

Sujet traitant d’un animal au premier degré, et d’une femme au second degré

PREMIERE FLAMME

Première flamme me brûla
Et malgré ce temps là, qui passe
Je ne peux oublier ce teint là
Sa chaleur, ses rousseurs, sa grâce

Ce feu vif s'en fut en forêt
La flamme s'approcha de moi
M'envoûta - Mystère me noie
De folie - Ma main fut trop près

Aujourd'hui encor me fait mal
Blessure meurtrie dans la plaie
Et toujours ce visage pâle
Qui me dit : "Balaie tout, balaie!"

Mais comment balayer les cendres
Poussière s'est tant entassée
Dans ce grand "désert de blessés"
Où flamme ne peut pas répondre

De nouveau, une lueur luit
Et souffle tous les souvenirs
Et je pars, mais plus dans la nuit
J'apprendrais à vous revenir

A vivre sans brûler les âmes
Sans blesser tous ceux que l'on aime
Et à bien maîtriser les flammes
Etre le reflet de moi-même.

Ecrit en 1987 (Poème de 8 pieds)

Sujet traitant à la fois du feux, et de l’amour

Belle Rose

La repart, chère rose rare
La flamme que j'ai tant désirée
Voir partir dans l'épais brouillard
S'évanouir dans cette vêpré

Mais voilà, au soleil levant
Apparaît comme une dorure
Ses pétales, si resplendissant
Si seyant, sous ce ciel azur

Stigmate de la belle rose
Est très fin, mais je n'ose plus
L'approcher depuis qu'elle est close
J'ai si peur de me blesser plus

Malgré tout, ce soir se ranime
Frénésie pour la jolie fleur
Encor plus que jamais sublime
Mon regard s'enfuit sans un pleur

1987 (Poème de 8 pieds)

Sujet traitant de la nature, et d’un amour ressentie envers une femme.

L’ARBRE

Bel arbre, indélébile arbre
Resplendit dans la forêt noire
Demeure comme ce beau marbre
Et ainsi paraît dérisoire
La marque qui nargue son âme
Attendant dès lors qu’il se pâme

Toutefois, même s’il m’enivre
M’apparaît avec une nimbe
Il compte tous ces jours à vivre
Que même ne peuvent les limbes
Empêcher l’horloge maudite
D’écouler son heure prédite

Les branches deviennent frêles
S’envolent des feuilles éparses
Et pourtant de cette voix grêle
Sort la joie que mime un comparse
Effrayant les dernières plaintes
Mais aussi les dernières craintes

La hache s’attaque à la sève
Bel arbre s’écrase à l’aurore
Au moment où soleil se lève
Esquisse d’un dernier sourire
Restera toujours en mémoire
Et ainsi finit son histoire

A Marie France, amie de la famille

1989 (Poème de 8 pieds)

Sujet traitant d’un arbre en décomposition au premier degré et de la maladie du cancer

Six, six belles années

Six... six belles années
Les plus grandes, plus intense
Celle qui m'ont donné
Un ami d'enfance

Souvenir : les plus beaux !
Et si tout s'est fini
Dans une flaque d'eau
Je n'ai pas d'ennemi

La pétanque, le football
Volley-balls et handball
Tant de joie, tant de jeux
Ont fait de nous un feu

Et là même, en restant
De la braise, de la cendre
Ressurgit sans comprendre
La lave d'un volcan

Ces moments furent forts
Et ne pas les revivre
En image est un tort
Car parfois il font rire

L'oreille reste sourde
Mais garder le silence
Au chose que l'on pense
Conscience se sent lourde

A BERNARD

1990 (Poème de 6 pieds)

Celui qui entre par hasard

Celui qui entre par hasard dans la demeure d'un poète
Ne sait pas que les meubles ont pouvoir sur lui
Que chaque noeuds de bois renferme d'avantage
Des cris d'oiseau que tout le coeur de la forêt
Il suffit qu'une lampe pose sur son cou de femme
A la tombée de la nuit contre un angle verni
Pour délivrer soudain mille peuple d'abeille
Et l'odeur de pain frais, des cerisiers fleuris
Tel est le bonheur de cette solitude
Redonne à ces grands meubles noirs et taciturnes
La légèreté d'un arbre dans la main.

Ecrit en 1985

MON HIRONDELLE

Mon hirondelle
Elle est très belle
Dès le matin
Elle mange ses miettes de pains
Prenant son élan
Elle s'envole gracieusement
Pour aller grenader
Un peu manger
C'est que le matin
Elle a très fin
Une fois ce festin terminé
Dans les bois va se cacher
Mais le soir venu
Se promenant dans les rues
Finit toujours par se rentrer
En regardant ces gens passer
Du haut de son perchoir
Elle regarde la nuit noire
Bientôt elle sera endormie
Sur le bord de son nid

Toussaint Arnaud, ami d'enfance (1985)

MORT DE FAIM

Il est mort de faim
Il est mort le ventre creux
Il était jeune et faible
Son estomac était jeune mais violet
Violet de faim
Il passait dans la rue
Pour frapper dans la rue
Pour frapper aux portes
Des portes et des portes s'ouvraient
Mais on ne lui donnait rien
Il finit par coucher son estomac jeune et violets
Sur l'herbe
Il supporta tout : la pluie qui tombait
Les vents violents venus des forêts
Sur sa peau, dans sa bonne bouche ouverte
Il supporta tout
Mais son âme était morte depuis longtemps
On l'enterra
On enterra
Son crâne et ses os en sucre
Son sang de sirop gel,
Il n'avait jamais mangé
Bu à peine d'eau
Mais il était Mort de faim

MORT DE FAIM !

Cretin Maintnaz Anne (Amie d’enfance - 1985)

ORCHIDEE

Orchidée, toi que je regarde
Magique semblent tes pétales
Derrière mes pauvres vieux hardes

J'aimerais beaucoup te saisir
T'arracher, te prendre avec moi
Je n'ai pas de serre pour toi
Rien pourrait te faire plaisir

Orchidée, tu as tant de grâce
D'éclat et de magnificence
Que même ces soirs de silence
En ce monde, rien ne t'efface

La blondeur de tes beaux pétales
La beauté des fermes stigmates
Te rendent tellement géniale
Surtout quand ce coeur se dilate

Alors comment sans se blesser
Te prendre, t'emmener dans ma vie
Et comment dès lors faire envie
A ma douce, et belle orchidée

1989 (Poème de 8 pieds)

Sujet traitant d’une fleur au premier degré et d’un amour avec une femme.

Amour, amitié, amertume

Laisse moi t'aimer
6 : Dans mes rêve si futile
6 : Dans ces soirs de silences
6 : Mais mon âme, trop subtile
6 : Ne veut pas ta sentence

Laisse moi revivre
Plutôt que de survivre
Si beaucoup réamorce
La vie et en sont ivre
ainsi finit son enfance

Laisse moi mes larmes
6 : Se sécher dans l'oublie
6 : Cicatrices, pauvres pleurs
6 : Sont présent en mon cœur
6 : Vaux m'a trop avili

Laisse moi pouvoir
Etre ami sans un voeux
D'un amour lumière
Amitié est sincère
Point de flamme, ni de feux

12 : J'aimerai tellement, à défaut de comprendre
12 : T'apprendre pas en vain que pouvoir être ami
12 : Ne veut pas toujours dire avoir un cœur épris
12 : Puisque tu désires voir cette flamme en cendre

12 : Je comprends ta réponse, mais de là refuser
12 : Toute amitié de moi. Alors que c'était toi
12 : Qui avait commencé de ta très douce voix
12 : A parler sans complexe. Talisman s'est usé

Laisse moi t'oublier
6 : Arrêter de jouer
6 : De mon cœur si meurtri
6 : J'aurais pu me vouer
6 : Corps et âmes. Tu en ris

Laisse moi ma vie
Dérivé quelque instant
Sang coule dans le sable
où désert insolent
Me laisse déplorable

Laisse moi poussière
6 : Dans le vide, belle enfant
6 : Ne me fait pas si mal
6 : Oh ! Visage d'un beau pâle
6 : Préfère le néant

Laisse moi aimer
Ces cheveux de couleur
Bond avec ses yeux
En Silence. Tant m'émeut
M'afflige la douleur

Ecrit en 1989 (chiffre = nbre de pieds)

Voyageur, va dans ces forêt vierges

Voyageur, pars, va dans ces forêts vierges, dans de contrées si lointaines, sauvages et hostiles. Rencontre l'exotisme de ces forêts profondes et secrètes. Rien de tel n'est plus fascinant que ces magnifiques immensités touffues, étouffées par tant de plantes vertes si nobles, si quiètes, et emplies d'une sagesse d'un siècle.

Voyageur inconnu, tu connaîtras de nouvelles jouissances. Hors du plaisir exquis et sensuel que tous connaissent ou connaîtront ; elles sont beaucoup plus fortes, plus excitantes, plus magiques et intenses, plus mystérieuses de celles que tu as connu jusqu'à présent. Où le danger est partout et nulle part.
Où ce péril est plus grand que l'homme lui-même, pour les novices ; mais mille fois plus inoffensif si l'on sait le mécanisme. Mécanisme infernal d'une loi impitoyable, celle des animaux qu'engendra la nature, créatrice universelle.

Voyageur, pars envoles-toi loin de ce monde cynique et funeste. Rien de plus beau nous entoure, nous enivre que ces forêts vierges. Là on ne peut se confondre dans la masse. Mais l'on s'y perd, perd avec plaisir ou coeur éperdu de plaisir, se noie dans tous ces plaisirs. Là, l'amour est effréné et la femme, n'est pas le centre du sujet. Non, l'amour, c'est… C'est cette passion que porte (pour la fore^t qui nous fait rêver, vivre, et aimer l'inconnu, l'aventurier, le voyageur.

Voyageur, pars, va dans ces forêts vierges

Ecrit en 1990

Sujet traitant de :
D'un voyage en Amazonie au premier degré
De la découverte de l'amour physique au second degré.

Sentimental

Sentimental encor sans expérience
Il cherche la jeune fille fatale
Qui s'accorderait à mon signe astral
Une fleur en pleine magnificence

Où cœur mortel attend une âme sincère
Trop longtemps enfermé dans les dédales
Bisous et baiser, tendresse idéale
Verrait enfin cette immense lumière

Et les mots, et les flots, de la mer bleue, couleur reflétée par le ciel, nous entraînent dans la profondeur d'une douce romance. Elle couchée sur lui, si sensuelle, si légère, si belle. Quelques câlins doux…Intentionnés et passionnés, si passionnant. L'amour, cet amour, romantique, le berce dans un océan de sentiments où quelques vagues chaudes et silencieuses les caresse dans la tendresse. Cet être sentimental, romanesque, sensible et parfois fragile demande avec quelque pudeur, une épaule solide et forte et, d'une douceur qui ne peut se décrire. Il demande un amour somptueux où peut lui importe d'être le dominant ou le dominé.

La force de cet amour est justement sa fragilité, cette peur que ce soit la dernière rencontre leur donne des joies et des plaisirs, le goût de vivre. Et c'est l'amour, sur l'amour physique. Le bonheur à l'état pur. La sensation frisson où aucune parole, aucune phrase, aucun mot. Seul leur regard, leurs yeux enflammées, leur sourire. Et rien pour les troubler et tout pour ne pas dépérir. Une fleur fane, l'autre fleurit. Tout défaut s'efface devant la source qu'émanent ces deux corps. Toutes qualités sont oubliées. Le soleil les inonde d'auras. La lumière illumine les tendres baisers de la rose et du géranium.

Baiser, baiser, baiser donne toute l'affection, la douceur, la tendresse d'un cœur endormi ; Un amour lent, long, intense et régulier comme un battement d'un grand amour. Sensation de bien être, avec cette impression que toutes leur énergies flottent, tel qu'ils éprouvent quelque chose d'indéfinissable et d'intense : l'énergie radiante du cosmos, chaleureuse et douce. La force de l'infini. Où ressources cachées du corps se délivrent, se propulsent non pour combattre mais pour l'amour.

Amour vrai sans un mot à prononcer
Des moments si exquis qu'aimerais vivre
Cet être rêveur jusqu'à en être ivre
Aimer tendrement, à loisir, aimer…

Ecrit en 1988

Un enfant se meurt

Un enfant se meurt
Sous ce ciel bleu torride
Sous ce soleil de poudre

Un enfant se meurt
Il est si près du gouffre
Visage livide

Il attend bras ouvert
La pluie, l'eau, une goutte
Au milieu du désert
Il attend d'une voûte
De la voûte céleste
Rien qu'un tout petit geste

Sur son lit de poussière
L'enfant invoque Dieu
A l'aide de prière
Mais toujours rien au loin
Ne tombe pas des cieux
L'eau qu'il a tant besoin

Un enfant se meurt
Gît par terre, sur le sable
Gît un indigent corps

Un enfant se meurt
Pauvre être déplorable
Délaissé à son sort

Pauvre enveloppe trépasser alors que chez nous, on entend ce son :

Dong
Dong
Dong
Dong
Dong
Dong
Dong
Dong
Dong
Dong
Dong
Dong

Douze, douze fois le même bruit, douze fois le même son, douze fois le même tintement de cloche. Douze coups, douze coups resplendissant, douze coups en pleine journée, douze coups de la vie, douze coups de midi... MIDI.

Ecrit en 1986

Journée d'un ouvrier

Je me lève, il est six heures du matin
Dehors, il fait froid, il fait nuit
Sur mes vitres, il y a de la buée

Et la ville à peine endormie, peint
Le scintillement des phares et lumières qui luisent
Et mes yeux à peine ouvert, voit le café se dilué

Je regarde ma montre, il me reste peu de temps
Je me « lavotte » comme les chats, puis je m'habille
Je bois mon café et puis je ferme ma porte.

Et cette femme m'attend, les mains sur son volant
J'entre dans la voiture, puis on démarre en vrille.
On fume une clope, on discute, on colporte

Ainsi les kilomètres sont avalés par cette audi rieuse
Sans s'endormir, sans s'ennuyer
On arrive, on se sépare. Je vais à la cafete entendre les on-dit

Puis l'heure est arrivée, je prends la petite perceuse
Je visse et visse des visses assemblant ces pièces
Qui vienne d'un tapis roulant, pour remettre sur ce tapis

Avec cette constante pression des pièces arrivantes,
Gestes qui se fondent et qui se refondent en quelques secondes
Tel que l'on ne voit pas le temps s'écouler

Il est dix heures, petite pose s'impose, un petit café et suivante
Puis déjà pose est déposée, et refrain reprend ses ondes
Et les femmes d'un certain âge parlent dans la foulée

Et moi, je suis le rythme depuis ces quelques jours
Chantonnant quelques chansonnettes pour passer les heures/
Je visse et visse formant peu à peu le pourtour

Et ainsi de suite, puis finis ma série. Je range et je cartonne
Et je scotch, Et le carton que je pose sur le tapis roulant
Poursuivant sa course à la fin d'une chaîne.

Est ainsi la journée d'un travailleur à la chaîne.
Et le soir je repars en stop en chantonnant, fatigué.
Je mange ma soupe, ma salade, mes pâtes, ma viande, puis me couche

Juillet 1995

Clin d'oeil 2002-2003

13 : Des que "J" eusse fait tabac éco-politique
11 : pour que Croissance décreusât chômage
13 : Bourse chauffa pneu, ressentant si peu ses tiques.
11 : alors France, malicieuse, a tourné la page
13 : Où eleven september fit coucou à Mémoire
11 : portant profonde crise de notre histoire
13 : Ramenant l'homme qui aurait dû prendre le large
11 : Qui a décidé la baisse de nos charges.

14 : Mais manque de bol, inflation galope chez Lucifer
14 : d'où alors banques décident par frais financiers
14 : de le retenir, soit panne de foin, et se sied
14 : dans l'histoire, France, persuadée dure comme fer
14 : Que décharges fera paix, bonheur, et nombreux enfants
14 : Morale de l'histoire, corbeau perd fromage, tout chantant

20 : Et si il n'y avait que France, Mais non, il y a notre chère América
20 : Qui on ne sait pourquoi se prend pour la justicière de ce bi-millénaire
20 : renvoyant au placard un tyran bouffi, étant que le trente-quatrième cas,
20 : devenant par ne sais quel exploit journalistique le quatrième empirique-
20 : Réinitialisant sans démagogie, guerre éclaire et armes nucléaires.
20 : Et on se demande pourquoi monde devient fou, où savant s'efforcera
20 : De trouver des solutions adéquates dans des algorithmes cosmiques
20 : Surtout depuis que l'Italie se sent une âme philosophiquo-fachiste
20 : Où la Maffia galope jusqu'à elle pour la médaille moraliste
20 : Parce que plus assez d'eau pour galoper jusqu'à la médaille de follia !
20 : peut-être fin du périple martien par canicule boulimique.

Juillet 2003

Structure

Elles qui rêvent ici bas de s'accomplir
Qui nous ont bâti des châteaux et des manoirs
Traversent ces périodes rouges et noirs
Ont redécidé, ensemble de s'assouplir

Elles qui ont porté nos rêves au grands jours
Donnent une leçon de courages et d'amours
Elles qui n'arrivait jamais à se détendre
Font front pour un concept qui a mal à s'étendre

Elles, qui ont émit les idéaux de ce monde
Croisant fer et fleurs, construisent l'évolution
Elles portant nos plus grandes révolutions
S'harmonisent là sur une unique même onde

Elles qui ont crié fort à l'indépendance
Défendent sans s'en rendre compte leurs ascendance
Parfois tyrannique, parfois patrimoniale
Dans un esprit collégiale, coloniale

Le 11 février 2003

Poème de 12 pieds
(Sujet traitant de la femme, la terre, de la France confondu)

L'autre

Il y a tellement d'individus uniques bienséants
Qui attendent le grand amour, qui se recherchent
Qui envoie désespérément ces appels, ces perches
Ces bouteilles vides dans la rivière, dans l'océan

Il y a tellement de personne qui ont peur
Peur aujourd'hui de l'autre, d'être obligé de plier
D'être mal entouré, d'être idolâtré, d'être oublié.
De voir son coeur spolié par un leurre

Il y a tellement de personne sans identités
Qui ont peur de perdre leurs libertés
Peur de décevoir, peur d'être pas à la hauteur
Peur de perdre repère et devenir l'être fauteur

Il y a tellement de personnes qui s'amusent de l'autre
Qui décide de classifier codifier des êtres doux de vie
Comme si la jeunesse d'aujourd'hui sans fausse modestie
Se rend compte de la chance que l'on leur voue.

Juillet 2003

Pour que toutes leurs différences s'estompent

Pour que toutes leurs différences s'estompent
Fallait se rencontrer dans un autre monde
Annihiler les préjugés qui nous trompent
Voguer à la surface de l'eau communiant l'onde

Tout simplement, tendrement sans que le ton monte
Entre inhibition qui se débride et impulsion qui se freine
A la croisée d'une vie tranquille et sereine
La vie leur apprend à glisser dans leur conte

La vie leur construit stabilité qui fuyait aux morose
Et la conformité trop standart qui habitait la fleur
Ainsi apprenant à se comprendre sans difficulté, ni leurre
Selon les lois régissantes l'harmonie et la symbiose

Pour que toutes leurs différences s'estompent
Ils s'aiment tout simplement sans cris, ni délires
Préservant leurs passés et jardins qui les pompes
Écoutent musique tendre sur un fond de lyre

Pour que toutes leurs différences s'estompent...